

Suri

chez son cousin d'Amérique



Nous sommes en 2051.

Suri, un garçon de 12 ans, vient de faire un grand, grand voyage.



Ses parents vivaient au Bangladesh jusqu'à ce que, en 2050, la montée des eaux due au réchauffement climatique couvre 1/3 du pays sous les eaux.

Cette catastrophe n'avait surpris personne. Les scientifiques avaient pourtant donné l'alerte et prévenu tous les chefs d'Etat des pays riches et des pays pauvres. La communauté internationale ainsi alertée s'était réunie à Kyoto, au Japon, pour réfléchir aux mesures à prendre. C'est ainsi qu'en 1997, le protocole de Kyoto fut signé. Les pays soucieux de la préservation de la planète s'étaient engagés à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre pour le ramener au niveau de 1990. De nombreux pays industrialisés et en développement avaient donc signé le protocole. Pourtant, les USA et l'Australie ne

l'avaient pas fait. Les USA avaient même rouvert de nombreuses mines de charbon et la population utilisait celui-ci pour se chauffer en remplacement du pétrole dont les réserves s'épuisaient. A cette époque, les glaciers ont disparu de la planète et le Canada a militarisé toute la région pour pouvoir exploiter les puits de pétrole, seule réserve mondiale encore disponible. En 2006, les experts avaient averti que les réserves de pétrole étaient en train de s'épuiser et qu'au rythme auquel il était exploité, il n'y en aurait plus du tout en 2076. Les experts se trompaient. Les réserves n'avaient pas duré 70 ans mais seulement 40 ans, parce que la Chine et l'Inde avaient doublé leur



consommation de pétrole pour faire face au développement de leur pays, le secteur du bâtiment et les industries utilisant énormément d'énergie pour fonctionner. Ces deux pays n'ont

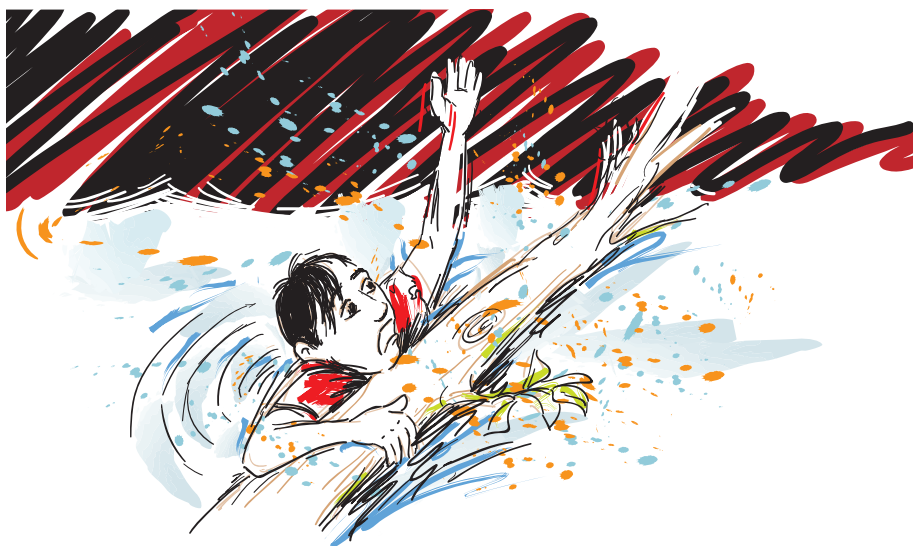
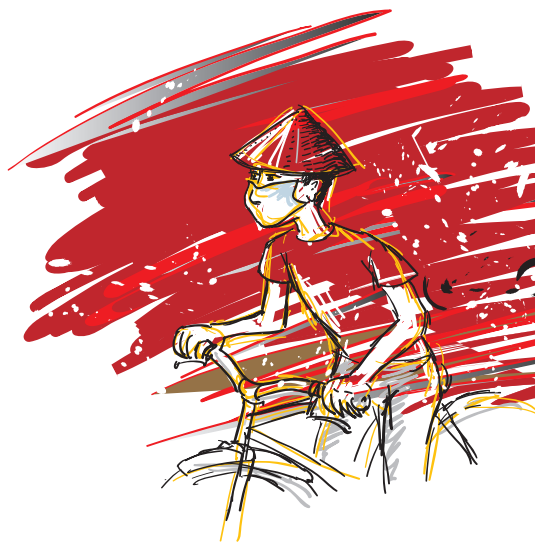
pas pu utiliser les énergies renouvelables comme les éoliennes ou le solaire et ont pompé sans faire attention dans les réserves de pétrole. Autrefois, dans les rues de Pékin, le touriste ne voyait que de longues files de vélos montés par des hommes, des femmes et des enfants. Ils se ressemblaient tous avec leur masque gris sur la bouche et le nez, pour leur éviter

de respirer l'air de Pékin, pollué en raison des émanations toxiques des usines et des voitures. Aujourd'hui, les vélos ont disparu. Tous les Chinois ont voulu profiter du développement pour posséder leur propre voiture. Bien sûr, les pays les plus pauvres d'Afrique ont eu à souffrir du réchauffement climatique dû, en grande partie, aux populations des pays riches. Au Tchad, le lac Tchad qui était un immense réservoir d'eau douce alimentant quatre pays est devenu une zone aride. Les pêcheurs, les agriculteurs et les éleveurs ont fui la région car ils ont perdu leur emploi et donc leur revenu. Les nombreux « réfugiés climatiques » n'ont pas trouvé de pays pour les accueillir car les pays pauvres avaient tous connu de grandes sécheresses, suivies d'épisodes de fortes pluies balayant tout sur leur passage et détruisant les récoltes. La famine s'est propagée partout en Afrique. Aucun pays ne pouvait accueillir ces millions de réfugiés à l'intérieur de ses frontières car la nourriture ne suffisait pas à nourrir leur propre population.

Suri n'a pas connu tout cela. A cause du réchauffement climatique, le Bangladesh a été inondé en 2004, en 2006 et ensuite tous les

deux ans, jusqu'à ce jour. C'était le 26 décembre 2050, les eaux ont recouvert son pays en même temps que disparaissaient aussi sous les eaux le sud de la France, Tokyo et Londres.

Il a fallu que les pays du Nord soient frappés par ces catastrophes pour qu'un état d'urgence soit décrété. Suri a perdu ses parents ce jour-là, mais comme c'est un enfant très agile, il fut sauvé de la noyade. A l'école, il montait aux arbres plus vite que les autres enfants de son âge. Il a dû attendre plusieurs heures avant qu'on ne vienne le récupérer. Mais il n'avait pas besoin d'aide. Il flottait, accroché à une branche d'arbres. Autour de lui, c'était le chaos. Il n'a jamais pu retrouver ses parents disparus, sans doute emportés par les eaux. Comme aucun pays ne voulait recueillir tous ces réfugiés, l'ONU a réquisitionné des avions.



Ces millions de réfugiés allaient faire un long, très long voyage, loin de l'Asie, loin de l'Afrique, loin de l'Europe. Ils allaient pouvoir refaire leur vie dans un endroit où personne ne voulait plus habiter suite au passage de l'ouragan Katrina. C'est ainsi que, au fil des mois suivants, Suri a pu rencontrer les descendants d'un cousin lointain, parti aux Etats-Unis à la fin des années 90, lorsque toutes les entreprises recherchaient des informaticiens pour faire face au « bug » de l'an 2000. Venu d'abord seul pour y travailler, cet homme avait ensuite fait venir toute sa famille. Suri n'est donc plus seul à présent.

Mais les USA, ce n'est plus le Pérou comme on dit. Finie la ruée des chercheurs d'or, fini



aussi le travail incessant des chercheurs de pétrole. Maintenant, les Américains doivent apprendre à vivre sans or et sans pétrole. Le pays a connu de nombreuses catastrophes naturelles en raison des dérèglements climatiques. Le budget de l'Etat a fondu comme une peau de chagrin. Les gouverneurs des 50 Etats ont pris des mesures pour éviter une catastrophe de plus grande ampleur. Les Américains ont abandonné leur 4x4 au profit de petites voitures citadines propres. Selon les modèles, comme partout dans le monde, les consommateurs peuvent choisir des voitures roulant au biocarburant ou à la pile à combustible. Dans les campagnes, les tracteurs et les vieilles voitures roulent avec de l'huile de récupération filtrée. C'est économique et cela sent le grailon après leur passage. Mais c'est propre. Pas d'émission de gaz à effet de serre. Le message est bien compris maintenant.

Le cousin de Suri a ouvert une entreprise d'informatique. Il est marié et a cinq enfants. Sa femme reste au ranch où elle s'occupe de son élevage de vaches. Un jour, il décide de faire venir Suri chez lui et de l'élever comme son fils afin qu'il puisse sortir du camp de réfugiés. Suri appréhende la rencontre avec cette famille qu'il ne connaît pas.

Le jour J, Suri dit au revoir à ses amis d'infortune du camp de réfugiés. Il monte dans cette étrange voiture propre qui ne fait aucun bruit. Le départ est donné. Il ne peut plus revenir en arrière et sans qu'il le sache encore, il va devenir « Suri – l'homme de la dernière

chance », en quelque sorte le Muhammad Yunus¹ des Américains sans pétrole.

Le cousin de Suri est très inquiet car, depuis quelques mois, des coupures répétées d'électricité nuisent au bon fonctionnement de son entreprise d'informatique. Ses employés sont parfois au chômage technique car, sans électricité, il n'est pas possible de travailler sur ordinateur. Le chef d'entreprise perd de l'argent. Finalement, il vend son entreprise et emménage dans un local de son ranch afin de faire des économies.

Suri est triste de voir son cousin, si généreux de l'avoir accueilli chez lui, se trouver dans une situation aussi difficile. Suri ne voulant pas ennuyer son cousin, passe toutes ses heures libres avec sa cousine par alliance dans le travail avec les animaux. Cela lui rappelle la vie qu'il menait au Bangladesh. Ses parents étaient de petits fermiers et Suri s'était toujours occupé des animaux. Le ranch lui permet de renouer ce contact avec la nature.

Nous sommes en été et la canicule sévit partout dans le pays, entraînant une forte demande d'électricité pour la climatisation. Soudain, un grand bruit, tout devient noir. C'est une nouvelle coupure d'électricité. Cette fois, le cousin de Suri est décidé. Il va équiper le ranch de panneaux solaires afin de ne plus jamais dépendre des fournisseurs d'électricité. Mais déjà, ce soir, c'est-à-dire dans quelques heures seulement, il va falloir s'organiser pour traire les 100 vaches laitières. Tout le per-

sonnel du ranch est réquisitionné pour la circonstance. Suri attend avec impatience ce moment. En arrivant près de l'étable, Suri sent l'odeur des déjections animales. Il doit y en avoir beaucoup, vraiment beaucoup pour sentir autant. Il se demande pourquoi personne n'utilise cet engrais naturel pour l'épandage dans les champs. Au Bangladesh, tous les paysans savaient utiliser cette ressource animale pour fertiliser leurs champs. Ici, apparemment, personne ne vient chercher le fumier. Il y en a vraiment beaucoup, se dit Suri. Tout à coup, il pense à son cousin soucieux à l'idée de perdre son entreprise. Ce ne serait vraiment pas juste et si triste ! « Pourquoi ne pas reproduire ce qui se faisait au Bangladesh, pays si pauvre et si peuplé, où moins de 20 % de la population avait accès à l'électricité ? », pense Suri. D'abord, il faut faire un petit calcul. Le ranch compte une centaine de vaches. Chaque vache, pesant environ 450 kg, produit chaque jour près de 30 kg de fumier et d'urine, cela fait 3 tonnes de déchets par jour. C'est suffisant pour fournir de l'électricité pour tout le ranch.

Suri se rend auprès de son cousin pour lui faire part de son idée. Il lui raconte comment les Bangladais exploitaient les déjections animales et les déchets ménagers organiques pour produire du biogaz, une source d'énergie alternative. Avec un coût moindre de mise en place, une matière première régulière, le biogaz permet de donner une seconde vie aux

déchets organiques à faible coût, tout en réduisant la pollution. Autant utiliser ce que l'on a sous la main ! Au ranch, les vaches produisent énormément de déjections, donc mieux vaut les valoriser pour faire face aux besoins en électricité. Suri sait bien que les panneaux solaires coûtent encore très cher à l'installation. Son cousin aurait dû faire face à une grosse dépense. Au ranch, le cousin de Suri aurait pu installer des éoliennes sur le long chemin conduisant au ranch. Le bruit des palmes n'aurait dérangé personne, mais les éoliennes ne fonctionnent pas régulièrement. Il suffit qu'il y ait trop de vent pour qu'elles s'arrêtent de fonctionner ou qu'il n'y en ait pas assez pour qu'elles ne produisent pas suffisamment d'électricité. Son cousin aurait aussi pu choisir de chauffer sa maison et de s'éclairer grâce à la géothermie mais cela a également un coût élevé.

Suri est sûr d'avoir trouvé l'énergie alternative la mieux adaptée à la situation du ranch. Il y a des énergies alternatives possibles. A chacun de trouver celle qui répond le mieux à sa situation ! Dans les pays pauvres, on apprend, tout petit, à ne rien jeter de ce que la nature nous offre et à rechercher de nouveaux débouchés.

Dès le lendemain, le cousin de Suri entreprend les travaux en compagnie du « garçon de la dernière chance » pour son entreprise.

Marie-France Berton

